Journal of the Short Story in English
Les Cahiers de la nouvelle

41 | Autumn 2003
JSSE twentieth anniversary

Mavis Gallant - b. 1922

Anne-Marie Girard et Claude Pamela Valette

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/jsse/333
ISSN : 1969-6108

Éditeur
Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 2003
Pagination : 273-286
ISSN : 0294-04442

Référence électronique
Anne-Marie Girard et Claude Pamela Valette, « Mavis Gallant - b. 1922 », *Journal of the Short Story in English* [En ligne], 41 | Autumn 2003, mis en ligne le 31 juillet 2008, consulté le 03 décembre 2020.
URL : http://journals.openedition.org/jsse/333

Ce document a été généré automatiquement le 3 décembre 2020.

© All rights reserved

Mavis Gallant - b. 1922

Anne-Marie Girard et Claude Pamela Valette

NOTE DE L'ÉDITEUR

Interviewée par Anne-Marie Girard, et Claude Pamela Valette, 25 août 1983, Publié dans le N° 2 du *JSSE*, 1984
L'entretien qui suit a été enregistré le 25 août 1983 dans l'appartement de l'auteur.

Anne-Marie GIRARD : Cela paraît surprenant que l'on ne puisse pas trouver vos ouvrages à Paris ou à Londres. J'ai cherché en vain, chez Foyle's, chez Hatchard's. On m'a seulement proposé une *Anthologie de Nouvelles Canadiennes* où figuraient deux de vos textes.

Comment expliquez-vous cette situation ?

Mavis GALLANT : Je suis vraiment désolée. Je ne me rendais pas bien compte de ce problème. Il est vrai que mes livres sont principalement édités aux Etats-Unis et au Canada.

A-M G. : Et dans lequel de ces deux pays êtes-vous le plus connue ?

M.G. : Il y a trois ou quatre ans, j'aurais dit : « Aux Etats-Unis ». Maintenant, c'est au Canada, ce Canada qui, depuis un an, s'intéresse enfin sérieusement à moi, ce dont je suis ravie. Tous mes livres y existent maintenant en « paperback » (mes deux romans vont sortir en septembre 83). J'ai donc la chance de voir, de mon vivant, *tout* ce que j'ai écrit imprimé.

A-M G. : Avez-vous déjà obtenu des prix littéraires ?

M.G. : J'ai reçu le prix du Gouverneur Général en 1982 pour *Home Truths,* mon recueil de nouvelles canadiennes.

A-M G. : Vos nouvelles paraissent d'abord dans des revues, et plus tard elles sont groupées en recueils. Mais, à mon avis, il y a trop de recoupages. Par exemple, «The Other Paris » se trouve non seulement dans le livre qui porte ce nom, mais aussi dans *The End of the World.* Il en est de même pour « The Picnic » ou « About Geneva » N'est-il pas agaçant pour le

lecteur achetant un ouvrage qu'il croit entièrement nouveau de retomber sur ce qu'il a déjà lu ailleurs ?

M.G. : Certes. Mais je n'ai, à cet égard, pratiquement aucun pouvoir sur les éditeurs. Ils font ce qu'ils veulent. Certaines nouvelles semblent les attirer plus particulièrement, comme « Acceptance of their Ways » — vous savez, cette histoire de trois femmes seules dans une petite pension de famille de la côte ligurienne — qui semble être leur favorite. Je ne peux plus la supporter ! En ce qui concerne *Home Truths,* j'ai insisté pour que l'on s'en tienne à des nouvelles non encore publiées. Il est facile de faire un choix, puisque j'ai donné tous mes manuscrits — ou plutôt mes originaux, car ils sont tapés à la machine — à l'Université de Toronto.

A-M. G. : Vos nouvelles n'ont, je crois, jamais été traduites en français. N'avez-vous pas envisagé de les traduire ou de les adapter vous-même, ce que vous permettrait aisément votre parfaite connaissance de notre langue ?

M.G. : Absolument pas. Cela me serait impossible, ou alors je réécrirais tout. Une traduction a été faite récemment au Québec, mais elle était très mauvaise, j'ai dû la refuser. On m'y faisait employer des mots comme « déconner » ou « déblatérer » — je veux dire dans la narration, pas dans le dialogue — qui n'ont rien à voir avec mon style, et, de plus, elle était truffée d'erreurs. Quant aux éditeurs français, ce que je fais ne les intéresse pas du tout. En France, ceux qui me lisent, ce sont les universitaires.

Claude Pamela VALETTE : N'avez-vous jamais essayé d'écrire directement en français ?

M.G. : Non. J'en suis incapable, je manquerais de profondeur, de nuances. Je possède bien mieux l'anglais. C'est une langue admirable, dont je ne me lasse pas d'exploiter les possibilités. Pour moi, le français est avant tout la langue de la conversation. Les Anglais ne savent pas amener une conversation, c'est un art qui leur échappe.

A-M. G. : Quelle est votre attitude vis-à-vis des critiques ?

M. G. : J'ai pris l'habitude de ne pas lire les critiques, du moins pas tout de suite. En général, j'attends un an, et je peux alors m'y mettre en toute sérénité.

A-M. G. : L'essentiel de votre œuvre se compose de «short stories » et « novella », c'est-à-dire quelque chose qui, par sa longueur, est à mi-chemin entre la nouvelle et le roman. Est-ce par là que vous avez débuté ?

M.G. : Non. Comme beaucoup de jeunes, j'ai d'abord écrit de la poésie. J'ai arrêté vers l'âge de dix-neuf ans.

A-M. G. : Vos poèmes ont-ils été publiés ? Ou du moins les avez-vous conservés ?

M.G. : Je n'ai *rien* gardé. Ce n'était que le désir de s'exprimer d'une adolescente, une adolescente assez solitaire, enfant unique dont le père est mort jeune.

C.P. V. : La nouvelle ne peut-elle pas, par certains aspects, être rapprochée de la poésie ?

M.G. : Bien sûr. D'une nouvelle, il faut tout lire, on ne peut rien sauter. Ce qui est accessoire disparaît, seul subsiste l'essentiel.

A-M. G. : Est-ce avec des nouvelles que vous avez commencé à gagner votre vie ?

M.G. : Non. J'ai débuté comme journaliste. A vingt et un ans, j'ai été engagée par un journal de Montréal, *The Standard,* qui n'existe plus aujourd'hui. On m'a d'abord chargée de commentaires de photos. Il n'y avait pas de télévision à l'époque, et le public était friand de photos. Au bout d'un mois, j'ai proposé un reportage sur un poulbot de Montréal, un gamin de cinq ou six ans que j'avais remarqué dans la rue. Je l'ai suivi pendant plusieurs jours, accompagnée d'un photographe. C'est ainsi que j'ai eu mon premier «by-line », c'est-à-dire un papier avec mon nom, ce qui n'était pas

mal pour mon âge ! Et je suis passée au rang de « feature-writer ». Pendant ce temps, j'écrivais aussi pour moi, mais je n'ai rien essayé de publier jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Je me demande pourquoi ! J'étais sotte ! Ma première nouvelle fut acceptée par *The New Yorker* en 1951. Vous pouvez imaginer combien j'étais heureuse et fière, car il était — et il est — très difficile d'y entrer. Et depuis, je n'ai jamais cessé d'écrire pour eux.

A-M. G. : Combien de nouvelles y avez-vous publiées en tout ?

M.G. : Une centaine, plus quelques autres ailleurs, dans *Esquire, Charm* oudes revues universitaires. Mais on ne vit pas de sa contribution à des revues universitaires ! Maintenant que John Cheever est mort, je suis devenue la plus ancienne « fictionnelle » du *New Yorker.* Derrière moi vient Updike, qui a neuf ou dix ans de moins, mais qui a commencé à écrire très jeune.

A-M. G. : Pouvez-vous expliquer votre prédilection pour ce genre bien particulier qu'est la nouvelle ?

M.G. : Pour faire des romans, il faut avoir quelques «réserves » devant soi—réserves de temps et d'argent. Or je voyageais beaucoup, je circulais en Europe. Quand aurais-je trouvé le temps de mener à bien une œuvre de longue haleine ? Par ailleurs, la nouvelle est un genre qui convient à mon tempérament, qui me satisfait pleinement. Plus j'en écris et plus j'en acquiers le goût et la technique. Pourquoi s'occuper de ce qui n'est pas nécessaire ? Le roman a besoin de tisser des liens entre les événements, et il faut être Stendhal ou, mieux encore, Flaubert, pour réussir à rendre chaque passage intéressant. Par contre, dans la nouvelle, tout le « connective tissue », c'est-à-dire ce qui lie les muscles aux os, est supprimé. Voyez les quatre nouvelles que j'ai terminées cet été, et dont la première, « The Recollection », vient de sortir dans *The New Yorker* du 22 août. Il s'agit des trois mêmes personnages : un homme, un Français, et deux femmes, à différentes périodes de sa vie. La première occupe sa vie dans un certain sens, puis elle disparaît lorsqu'il épouse la seconde. Ensuite vient la mort de la seconde et enfin le retour à la première. Ainsi les personnages changent de poids. L'histoire commence à Paris sous l'occupation et se déroule sur quarante ans : j'aurais pu en faire un roman, mais je suis contente de ne pas l'avoir fait. Il ne me reste que les quatre temps forts, j'ai éliminé le reste.

C.P. V. : On ne peut s'empêcher de remarquer que beaucoup de nouvellistes sont des femmes — dans les pays anglo-saxons, mais aussi maintenant en France. Croyez-vous que ce soit un genrelittéraire qui leur convienne plus spécialement ?

M.G. : Je ne crois pas. Il y a autant d'hommes qui écrivent des nouvelles en anglais que de femmes. Tenez, regardez l'Anthologie du *New Yorker* pour la décennie 50-60 : Cheever, Updike, Salinger, Bellow, etc., etc. Bien plus d'hommes que de femmes !

C.P. V. : Y a-t-il quand même des femmes nouvellistes que vous ayez particulièrement aimées ou admirées ? Katherine Mansfield, par exemple ? Ou Jean Rhys ?

M.G. : J'ai beaucoup lu Katherine Mansfield, mais entre quinze et vingt-cinq ans. Quant à Jean Rhys, j'avais plus de quarante ans quand elle fut rééditée — à la fin des années 60, si je me souviens bien — et je suis très mal à l'aise avec l'éternel sujet de la femme qui souffre sans rémission, avec toutes ces pleurnicheries...

A-M. G. : Pourriez-vous évoquer la genèse d'une de vos nouvelles ? Comment l'idée de base naît-elle dans votre esprit ? Met-elle longtemps à se développer ?

M.G. : Il faut parfois des années pour qu'une histoire prenne corps. L'idée germe et mûrit petit à petit, j'y réfléchis, elle me travaille, et je ne me mets à écrire que lorsque je la sens tout à fait au point.

A-M. G. : Apportez-vous généralement beaucoup de corrections à la première ébauche, ce que peut laisser supposer votre style très soigné ?

M.G. : Je ne fais que ré-écrire. Au cours des années, j'ai remarqué quelque chose. La non-fiction est semblable à une gelée : vous pouvez la refondre et la remouler tant que vous voulez. Avec la fiction, il arrive un moment où cela devient dur comme cette table, qui est en marbre, et il ne faut plus y toucher, ou vous ne ferez que des égratignures. Sinon, il faudrait tout casser.

A-M. G. : Si l'on compare des nouvelles comme « From the Fifteenth District » ou les nouvelles sur Grippes à ce que vous avez écrit dans les années 50 ou 60, on est frappé par une certaine différence de ton. Les nouvelles les plus récentes me semblent plus sophistiquées, les thèmes plus proches de l'actualité, le ton plus dur. Est-ce là une évolution consciente ? Sauriez-vous en définir les causes ?

M.G. : Il est naturel que l'on change en vieillissant, que l'on évolue, sans pour autant en rechercher sans cesse les raisons. J'ai en effet eu une période satirique, qui a duré deux ou trois ans. Mais avec « Luc and his Father », j'ai recommencé à faire autre chose. Quant à mon Grippes, qui m'a déjà inspiré trois nouvelles (une quatrième est en chantier), je me défoule avec lui, je m'amuse. Vous savez, c'est le type du littérateur parisien, toujours un peu copain avec les gens en place, qui joue sur tous les registres, qui se faufile... quand même touchant, à sa façon.

A-M. G. : Vos personnages sont-ils purement fictifs, ou vous sont-ils inspirés par la vie réelle ?

M.G. : Il est bien évident que la réalité nourrit la fiction. Souvent même elle la dépasse. En général, mon point de départ est une situation épisodique, un événement qui m'a frappée, ou bien un être réel, mais quelqu'un que j'ai rencontré par hasard et que je ne reverrai probablement jamais. Je n'utilise pas mes relations, ni à plus forte raison mes amis. Il m'est tout de même arrivé une fois une aventure déplaisante : c'était avec la nouvelle appelée « The Deceptions of Marie-Blanche », qui est restée gravée dans mon esprit, bien que je relise rarement ce qui a été publié et que j'oublie beaucoup de ce que j'ai écrit. J'y raconte, vous vous en souvenez peut-être, les fiançailles successives, et chaque fois ratées, d'une jeune Canadienne dont la mère impose aux divers prétendants tout un rituel qui finit par les décourager. Or il s'agissait d'une personne réelle, mais jamais je n'aurais pensé qu'elle tomberait un jour sur cette histoire. C'est pourtant ce qui s'est passé. La jeune femme s'est immédiatement reconnue, surtout à cause de la phrase sur sa bouche si petite qu'elle était forcée de manger les myrtilles (on dit a « bleuets » au Canada) une à une. Elle a été profondément blessée et j'ai eu la plus grande peine du monde à me faire pardonner. Cela m'a servi de leçon et rendue très prudente.

C.P. V. : Beaucoup de vos nouvelles sont écrites à la première personne. Sont-elles autobiographiques ?

M.G. : Quelquefois, mais toujours de façon déguisée. Je n'ai rien fait qui soit entièrement autobiographique. Il n'y a que des éléments. Dans les quatre dernières nouvelles de *Home Truths,* la narratrice, une jeune femme qui s'appelle Linnet Muir, si

elle n'est pas exactement moi, suit tout de même mon chemin. Elle revient des Etats-Unis où elle a fait des études, se marie pendant la guerre, comme moi, elle devient journaliste, comme moi... Mais souvent, c'est un homme ou un enfant qui raconte.

C.P. V. : Vous attachez-vous à vos personnages ? Avez-vous l'impression qu'ils vous deviennent familiers ?

M.G. : Pendant que j'écris, bien sûr. Mais après un temps, ils me quittent. Un temps encore, et j'oublie jusqu'à leurs noms. C'est normal, les personnages ne sont pas vos créations, ils existent d'eux-mêmes, et ils se révèlent à vous. Vous les décodez comme vous décodez les personnes que vous rencontrez. Vous les oubliez comme des gens croisés dans la rue. Par contre, je me rappelle les lieux, les endroits qui ont servi de cadre à mes nouvelles, par exemple des quartiers de Paris. Le Luxembourg, c'est « Baum, Gabriel ». En passant dans la rue du Bac, je pense à *A Fairly Good Time,* ce roman situé dans le quartier, et je me dis : « Tiens, c'est là cette charcuterie où elle s'est arrêtée ! ». Mais d'elle, je ne sais plus rien. Ou encore, l'autre jour, j'ai longé les Tuileries en autobus, et une de mes nouvelles, «The Statues Taken Down », m'est revenue à la mémoire : elle se passait au moment où Malraux, vous vous en souvenez, faisait enlever les anciennes statues pour les remplacer par des statues de Maillol. Je me suis rappelé que j'avais écrit une histoire autour de l'événement.

A-M. G. : Il y a pourtant peu de descriptions dans votre œuvre. Mais vous excellez à rendre une atmosphère en quelques mots, avec une extraordinaire économie de moyens. N'êtes-vous jamais tentée par de plus longues descriptions ?

M.G. : La description fait partie de ce superflu que j'évoquais à propos du roman. Je la trouve inutile et ennuyeuse. Une atmosphère se dégage d'elle-même, elle se crée autour du récit, comme par magie. Si vous, l'auteur, vous voyez, le lecteur voit aussi, quelques indices suffisent.

A-M. G. : En fait, vos évocations de lieux et de paysages, qu'il s'agisse de Paris, du midi méditerranéen ou du Canada, font penser à celles d'un peintre. J'ai été frappée par cette phrase de «One Morning in June » : « The Paris winter had been sunlights ; later on, he saw that its grey contained every shade in a beam of light ». Il suffit de regarder vos murs pour se rendre compte que vous aimez la peinture. D'où vous vient cet intérêt ? Votre père n'était-il pas peintre ? Je vous pose cette question en pensant à la nouvelle intitulée « Wing's Chips », qui sonne si vrai qu'on ne peut s'empêcher de se demander si cette petite fille, ce n'est pas vous.

M.G. : Mon père en effet était peintre, mais, mort à trente-trois ans, il a peu produit. Un jour, un restaurateur chinois lui demanda une enseigne, ce dont je fus très fière, car j'eus l'impression qu'enfin il avait un métier comme tout le monde. Un de mes premiers souvenirs, c'est celui de mon père m'emmenant dans un musée. Un tableau, paysage d'hiver. Il me dit : « You see, snow isn't white — it's grey, blue, even dark ». Quelque chose comme cela.

A-M. G. : Quels sont vos peintres favoris ?

M.G. : J'aime trop la peinture pour avoir vraiment des favoris. Mais Manet, Goya, Delacroix me «parlent ». Lorsque je me suis établie à Paris, j'ai commencé à acheter des tableaux de peintres contemporains. Comme celui que vous apercevez sur le mur du fond : c'est l'œuvre d'un Japonais, Josaku Maéda, qui était à Paris dans les années 60. Il représente le Mandala, l'humanité.

A-M. G. : La plupart de vos héros — si on peut les appeler ainsi — sont, d'une manière ou d'une autre, des exilés : Américains qui vivent ou voyagent en Europe, militaires appartenant

aux troupes d'occupation installées en Allemagne après la guerre, ou encore ces Anglais qui passaient autrefois l'hiver sur les côtes de la Méditerranée. Pourquoi un tel intérêt pour cette catégorie d'individus ? Ne vient-il pas de ce que vous êtes vous-même transplantée ?

M.G. : Je ne crois pas, car je ne me sens pas du tout transplantée. Déjà lorsque j'étais jeune, j'étais fascinée par les réfugiés venus habiter Montréal. Ils représentaient pour moi une culture et une civilisation différentes et je ne perdais aucune occasion de les rencontrer.

C.P. V. : Presque toutes les nouvelles de *The Pegnitz Junction* se déroulent en Allemagne, ou mettent en scène des Allemands. Vous semblez particulièrement attirée par ce pays. Pourquoi ?

M.G. : Il s'agit là du passé, d'une période révolue de ma vie. A l'origine, il y a eu une expérience journalistique. Au printemps de 1945 nous sont arrivées au journal les toutes premières photos des camps de concentration — des photos prises par l'armée britannique qui venait de libérer Bergen-Belsen et qui étaient distribuées dans le monde entier. Le rédacteur en chef a décidé de sortir un numéro spécial et il m'a appelée. Je reverrai la scène toute ma vie : lui, blanc comme un linge, et ces photos étalées sur le bureau. Vous ne pouvez imaginer le choc ! On savait qu'il y avait des camps, mais on croyait que les détenus étaient fusillés. Je n'avais que vingt-trois ans, et je ne pouvais croire ce que je voyais, que c'était des êtres humains — non seulement des Israélites, mais des Grecs, des Hongrois... J'avais l'impression que l'humanité tout entière était enfouie là-dedans. J'ai pensé : il faut savoir tout de suite ce qui s'est passé dans la tête des Allemands. Et l'on ne va rien apprendre par les victimes. Ceux qu'il faut questionner, ce sont les bourreaux. Et s'ils affirment : « C'étaient des ordres », eh bien ! cherchez celui qui a donné les ordres. A quoi sert de lui crier : « Salaud ! ». Demandez pourquoi, « Salaud » viendra après. Il faut savoir, car nous allons devoir vivre avec cela, c'est notre génération qui l'a subi, et aussi qui l'a fait. Et il faut y penser sans adverbes et sans adjectifs. Je n'étais pas loin de croire que, n'importe où, de telles choses peuvent arriver. Une fois les gens en marche, qui sait jusqu'où ils iront ? Mais, au journal, mon analyse les a scandalisés. Ils ont pensé que je voulais comparer les Canadiens aux Allemands. Car le Canada était férocement antisémite : on a fait, pendant la guerre, entrer quatre mille Juifs, en tout et pour tout, dans ce grand pays vide. Ils m'ont presque qualifiée de traître et ils ont entièrement refait mon papier, sans me le dire. Plus tard, pendant les années 60, je suis beaucoup allée en Allemagne. Je voulais essayer de comprendre. Et je disais à mes amis allemands : « Je veux rencontrer des petits bourgeois. Ne me donnez pas des intellectuels ». Ce drame s'est passé dans la petite bourgeoisie, c'est une histoire poujadiste, au fond. C'est alors que j'ai écrit cette série de nouvelles, pour essayer de comprendre, autant que je le pouvais. Une fois les réponses — ou ce que je pensais être des réponses — trouvées, j'ai abandonné le sujet, pas politiquement bien sûr, mais comme thème.

A-M. G. : Un autre de vos recueils a pour titre *The Other Paris,* ce Paris où vous avez choisi de vivre depuis de longues années. Pourquoi ce choix ?

M.G. : D'abord c'est une ville magnifique, pleine de ressources, où l'on ne s'ennuie jamais. Et puis c'est une ville que j'aime, où je me sens bien, où je peux vivre comme cela me plaît. Je trouve les Français très accueillants, en dépit de la réputation qu'ils se font à eux-mêmes. Le tout, c'est de parler la langue.

A-M. G. : Par contre, vous ne semblez guère aimer les Anglais, si j'en juge par la façon dont vous les peignez.

M.G. : Il ne faut pas généraliser. Mais il est vrai que j'ai toujours trouvé odieuse la façon dont certains Anglais—je parle des Britanniques—qui vivaient sur la Côte d'Azur ou la Riviera italienne faisaient travailler les enfants du coin en leur payant des salaires de misère.

A-M. G. : Comme le jeune Angelo de « An Unmarried Man's Summer ».

C.P. V. : Ou la petite fille de « The Four Seasons ».

M.G. : Exactement. C'est là un cas vrai qui s'est passé en France et que j'ai transposé en Italie. Devenue adolescente, la petite bonne est venue travailler chez moi (j'habitais Menton à l'époque) et m'a raconté son aventure. Ces Anglais, c'était des survivants d'avant-guerre. Ils avaient l'habitude de vivre d'une certaine façon, d'être servis et, comme ils n'en avaient plus les moyens, ils exploitaient, mais avec le sourire. En y pensant, vous relisez Virginia Woolf d'un autre œil. Elle se plaignait de ne pas avoir d'argent, mais elle avait trois domestiques.

C.P. V. : On rencontre beaucoup d'enfants dans votre œuvre. Parfois ce sont eux qui racontent l'histoire, c'est leur regard sur le monde que vous nous transmettez. Ce qui est frappant, c'est que « vos » enfants sont, la plupart du temps, des enfants sans attaches, ou délaissés, comme Bernadette, comme la petite Véronique de « An Autobiography ». Ou alors, c'est l'excès inverse : dans « Going Ashore », une mère divorcée, frivole et inconsciente, traîne partout derrière elle sa fille de douze ans. Bref, ce sont surtout des enfants malheureux, incompris. Faut-il y voir une influence de votre propre enfance ?

M.G. : Peut-être. J'ai eu une enfance assez triste. Je n'avais, je vous l'ai dit, ni frère ni sœur et, dès l'âge de quatre ans, j'ai été mise en pension dans un couvent de Montréal, qui s'appelait Saint-Louis de Gonzague. Entre parenthèses, il était tout à fait inhabituel, à l'époque, de placer une enfant de famille protestante et anglophone dans une école uniquement fréquentée par des catholiques francophones. Ma mère m'a emmenée là-bas. Elle m'a dit : « Je reviens dans dix minutes », et elle n'est pas revenue. Puis j'ai perdu mon père à l'âge de dix ans, et ma mère, s'étant remariée, s'est laissé tout entière absorber par sa nouvelle vie et ne s'est plus du tout occupée de moi. J'ai alors été ballottée d'école en école. C'est pourquoi j'ai souvent eu l'impression, étant enfant, que j'étais à la merci du monde adulte. Et je porte sans doute cela en moi, plus ou moins inconsciemment. Mais, depuis des années, je n'écris plus du tout sur les enfants.

C.P. V. : Aimez-vous la compagnie des enfants ?

M.G. : Oui, mais lorsqu'ils ne sont pas avec leurs parents. Car, autrement, ils cessent d'être naturels, d'être eux-mêmes. C'est aussi vrai pour les parents. Ils sont mieux seuls, plus détendus. Les parents ou les enfants pris séparément, parfait. Mais les familles m'ennuient.

C.P. V. : Et les femmes ? Avez-vous l'impression qu'elles sont pour vous des personnages privilégiés ? Qu'il vous est plus facile ou plus naturel de parler d'elles que des hommes ?

M.G. : Absolument pas. J'écris énormément sur les hommes, et de leur point de vue. Mais alors je fais attention. Car un homme ne réagit pas comme une femme. Vous avez lu « Potter », qui est l'histoire d'un homme jaloux. Eh bien ! un homme jaloux ne dit rien, tout reste en lui, il avale, en attendant le moment propice. Tandis qu'une femme remuera ciel et terre pour savoir, elle se confiera à ses amies...

A-M. G. : Etes-vous féministe ?

M.G. : Pas dans le sens de descendre dans la rue et faire des choses idiotes. Je crois — et cela est bien banal — je crois à l'égalité économique, cent pour cent. Je ne supporte pas qu'une femme soit moins bien payée qu'un homme, qu'elle soit diminuée. Je l'ai subi comme journaliste : je ne gagnais que la moitié de ce que gagnaient mes collègues masculins qui faisaient le même travail. Et j'ai entendu un des rédacteurs dire (je ne peux que vous le dire en anglais) : If it hadn't been for the goddam war, I would never have hired one of the goddam women ! ». Il fallait s'accrocher, car les hommes revenaient du front. Mais de là à s'opposer à tout, comme l'ont fait et le font les féministes américaines, non. Elles se rendent ridicules par leur agressivité, qui vient sans doute de ce que, dans les pays anglo-saxons, les hommes sont agacés par les femmes. Ils ne s'y intéressent pas. Cela a été pour moi une révélation, lorsque je suis venue en France, de découvrir que les hommes aiment la compagnie des femmes, leur conversation. Bien sûr, les femmes sont très différentes. Mais, à mon avis, une femme « bien » est vraiment supérieure à tout !

C.P. V. : A part romans et nouvelles, vous avez écrit une Introduction aux Lettres de Gabrielle Russier, cette jeune enseignante aixoise qui était tombée amoureuse de l'un de ses élèves et qui fut amenée au suicide par la malveillance et l'incompréhension de son entourage. Qu'est-ce qui vous a intéressée dans ce fait divers qui tourna au scandale ?

M.G. : C'était une commande d'un éditeur américain. Autrement, je n'y aurais jamais pensé. Je me suis attachée au contexte politique et social de cette affaire, plus qu'aux aspects psychologiques. La preuve, c'est que je n'ai cherché à rencontrer ni le jeune homme, peu intéressant à mon avis, ni ses proches. Je me suis bornée à interroger des gens qui les fréquentaient ou les connaissaient, susceptibles de m'aider à découvrir la vérité — assez sordide, il faut l'avouer.

C.P. V. : N'est-il pas étonnant quand même que vous ne vous soyez pas intéressée à la personnalité de Gabrielle Russier ? N'avez-vous jamais eu l'impression qu'elle aurait pu être la protagoniste de l'une de vos nouvelles ?

M.G. : Non. Enfin, l'idée ne m'en est pas venue. Je ne peux m'imaginer écrivant sur une femme tourmentée par un homme plus jeune et allant jusqu'au suicide. Je peux comprendre qu'une femme soit tentée par un garçon très jeune, mais, si j'écrivais sur elle, elle finirait par renoncer !

A-M. G. : Et votre livre sur l'affaire Dreyfus, où en est-il ?

M.G. : Il est presque terminé (ce que je dis depuis plusieurs années...). Je l'ai promis à l'éditeur pour l'automne. J'y travaille depuis près de dix ans. Jamais je n'aurais cru que cela me donnerait tant de mal. Car je ne suis pas historienne, et j'ai dû me livrer à un énorme travail de documentation. Si c'était à refaire, je ne recommencerais sûrement pas, mais je dois avouer que ces recherches m'ont passionnée et que j'ai beaucoup appris. C'est une affaire invraisemblable, extravagante. J'ai vécu avec les différents protagonistes, dont les noms eux-mêmes ont des sonorités plus romanesques les unes que les autres. Des noms comme Boisdeffre, du Paty de Clam, Labori, Zola... Tout un monde d'intrigues et de passions surgit rien qu'en les prononçant ! Tenez, je vais vous montrer les trois gravures que j'ai de Labori à trois moments du procès de Rennes. Je les trouve merveilleuses. Et l'on m'a aussi fait un autre cadeau, une pièce historique, dont je suis très fière : une page de *L'Aurore,* du jeudi 19 janvier 1898, autrement dit l'original de «J'accuse », paru tout de suite après

l'acquittement du vilain monsieur Esterhazy. Elle me vient d'une personne que j'ai interviewée dans le cadre de l'affaire Dreyfus.

A-M. G. : Comment organisez-vous vos heures de travail entre les nouvelles et des œuvres comme celles qui vous ont été inspirées par l'affaire Russier ou l'affaire Dreyfus ?

M.G. : Dreyfus, pendant plusieurs années (de 70 à 80 à peu près), m'a dévoré la vie. Je me levais très tôt et j'écrivais « pour moi » entre six et neuf heures, et le dimanche. Tout le *Fifteenth District* a été fait ainsi. Maintenant, je ne pourrais plus.

C.P. V. : Je crois que vous vous êtes aussi lancée dans le théâtre récemment et que vous avez écrit une pièce qui a été jouée au Canada. Voudriez-vous nous en parler un peu ?

M.G. : Volontiers. Le titre en est *What is to be done?*, vous savez, le fameux «Que faire ? » de Lénine — titre que lui-même avait emprunté au célèbre roman de Tchernychevski. Que faire pour réveiller un peuple amorphe, analphabète, ce qu'était le peuple russe à l'époque ? C'est un titre très évocateur pour les Russes cultivés, que j'ai repris satiriquement puisque, dans ma pièce, qui a pour cadre Montréal entre 42 et 45, les deux héroïnes se passent et se repassent le pamphlet de Lénine. Elles veulent se familiariser avec le marxisme, et elles croient qu'en Europe on prépare la révolution. Puis le temps passe, et elles prennent conscience des réalités. Je ne savais pas si, au Canada, on avait ces notions politiques, car c'est un point de vue très européen, mais cela a marché.

A-M. G. : Comment avez-vous vécu cette expérience, nouvelle pour vous ?

M.G. : Cela a été quelque chose d'extraordinaire, une grande joie. La pièce a été montée au Tarragon Theatre de Toronto et donnée «in repertory », c'est-à-dire pour une période définie d'avance, de novembre à décembre 1982. Voir ce que l'on a écrit prendre vie sur scène, entendre les rires du public, c'est une expérience grisante, inoubliable. Tenez, j'ai ici deux dessins, l'un offert par le créateur des décors, l'autre par le dessinateur des costumes, qui vous donneront une petite idée. Et, cet automne, on verra la pièce à la télévision canadienne, en quatre soirées d'une demi-heure (ce qui est facile, puisqu'elle est conçue sous forme de petites scènes style cabaret). Le texte va être publié sous peu.

A-M. G. : Actuellement, à quoi travaillez-vous ?

M.G. : J'ai entrepris une autre pièce, mais je l'ai laissée en plan pour terminer Dreyfus.

A-M. G. : Et quels sont vos projets, immédiats ou à long terme ?

M.G. : J'envisage un livre sur deux femmes que le hasard a fait naître à quelques jours d'intervalle et qui représentent pour moi les deux aspects de la femme française, le côté païen et le côté mystique, le sud et le nord — chacune d'entre elles ayant été modelée par sa mère et étant devenue ce que celle-ci souhaitait qu'elle fût. Je suis depuis longtemps fascinée par ces deux destins parallèles et opposés. Mais je ne veux pas vous citer le nom de ces deux femmes pour ne pas déflorer le sujet.

Et puis, en octobre, je pars au Canada, invitée par l'Université de Toronto, où je passerai l'année comme «writer-in-residence ». C'est une fonction qui n'existe pas en France, n'est-ce pas ?

A-M. G. : En effet. En quoi consistera votre travail ?

M.G. : A suivre et aider les étudiants qui veulent écrire et dont les professeurs pensent qu'ils ont quelque talent. Je les recevrai un par un, sur rendez-vous, deux après-midi par semaine. Il ne s'agit absolument pas de faire des cours ou des

conférences. Je suis tout à fait opposée aux cours de «creative writing » qui, à mon avis, ne servent pas à grand'chose. Ce que je conseillerai aux futurs écrivains, c'est de lire, beaucoup lire.

A-M. G. : Pensez-vous que l'on naît ou que l'on devient écrivain ?

M.G. : Pour moi, aucun doute : on naît écrivain, quoique l'on puisse avoir, bien sûr, une vocation tardive. Mais encore faut-il savoir si l'on veut écrire : dans ce cas, il faut se consacrer à sa tâche et renoncer à tout le reste. Un mari, des enfants, cela me semble difficilement conciliable avec le métier d'écrivain. Ou alors, on ne fait rien comme il faut !

A-M. G. : Il nous reste à vous souhaiter un agréable séjour à Toronto et à vous remercier d'avoir répondu en français, ce qui a prêté à vos propos un charme tout particulier.

RÉSUMÉS

Mavis Gallant, née à Montréal en 1922, réside à Paris depuis 1952. Outre ses deux romans (*Green Water, Green Sky,* 1959, et *A Fairly Good Time,* 1970), plusieurs recueils de nouvelles, reprenant des titres parus dans *The New Yorker* et différentes autres revues, ont été publiés :
The Other Paris, 1956.
My Heart is Broken, 1964.
The Pegnitz Junction, 1973.
The End of the World and Other Stories, 1974.
From the Fifteenth District, 1979.
Home Truths, 1981.